

37

*Et si on mourait demain ?*

Wednesday WELTON

Le bruit de la platine qui venait d'avaler les dernières notes du disque consommé me sortit de mon état comateux. Mes narines se réveillaient avec un parfum envoutant que je n'assimilais à rien encore. Mes yeux devaient être ouverts depuis longtemps mais étant donné que mon cerveau n'était pas encore allumé, ils étaient certainement vitreux et n'avaient rien enregistré. Je ne me souvenais pas comment j'étais arrivé là. Ma mère avait dû me réveiller, m'ordonner de prendre une douche et nous avions sûrement dû prendre la voiture ensemble. Mais je ne me souvenais ni du trajet ni quel jour nous étions. Dernièrement ils étaient tous semblables. J'avais perdu toute notion du temps. J'étais assis au milieu d'une pièce. Rien autour, seulement un fauteuil devant moi, identique à celui où je me trouvais et quatre murs. Sur le mur de droite, en plein milieu, une porte. Ma sortie. Sur celui de gauche, il y avait deux fenêtres dont les volets étaient presque clos mais assez ouverts pour que l'astre provoque une faible lumière orange dans la pièce, similaire à celle d'un coucher de soleil au bord de la mer. Cela empêchait la lumière de me brûler les yeux. Ces deux murs étaient plus longs que ceux qui se trouvaient devant et derrière moi. Eux étaient vierges. J'avais l'impression de me trouver dans une boîte à chaussures. Brusquement, je me rendis compte que dans le coin gauche de la pièce, en dessous de la fenêtre du fond, se trouvait une femme d'une trentaine d'années aux longs cheveux bruns. Elle portait un pantalon beige, des talons dont je ne saurais déterminer la couleur et une chemise blanche. Si on remplaçait ses chaussures elle pouvait être l'acolyte d'Indiana Jones. Elle retira le diamant de la platine qui se trouvait sur le meuble à côté de ses jambes. Cette action stoppa le bruit qui m'avait ranimé. Escortée par le tempo de ses talons, elle se dirigea vers le fauteuil face à moi, s'assisa et pris un petit carnet rouge ainsi qu'un stylo qui sortaient tous deux de nulle part. C'est à ce moment-là que je percutai que ma mère avait fini par réussir à m'emmener chez la psychologue. Mes protestations n'avaient finalement servi à rien puisque qu'elle était parvenue à m'y conduire alors que j'étais encore enivré de la veille. Ma psychologue n'avait pas encore prononcé un seul mot. Elle écrivait sur son petit carnet pendant que moi, je martyrisais mon pauvre cerveau pour qu'il crée un plan d'évasion. Cela

me donnait mal à la tête. Je regardais la seule issue avec envie quand elle commença à s'exprimer, ce qui me fit sursauter et fit changer la trajectoire de mon regard. Elle souriait.

- « Alors Arthur, est-ce que tu sais pourquoi tu es là ? »

Pas de bonjour, c'était plutôt étonnant et pas vraiment poli. Mais comme je ne me souvenais pas de mon arrivée, je ne pouvais certifier si elle m'avait salué ou non. Je ne répondis pas à sa question. Avec un peu de chance, si je ne parlais pas elle me laisserait partir et je ferais en sorte de ne plus remettre les pieds dans ce bureau vide et curieux. A son expression du visage, je compris que cela ne se passerait pas comme ça et que mon silence n'était pas un obstacle pour déceler mes pensées. Elle me dévisageait avec un œil interrogateur. Elle semblait patiente, à mon grand désespoir. J'avais baissé ma tête et je scrutais mes Converse noires abimées. Sur la partie blanche du devant on pouvait voir un petit cœur rouge mais qui commençait à s'effacer. Cela m'effrayait beaucoup car le visage de son auteure disparaissait également de mon esprit. Je sentais encore le regard pesant de ma psychologue alors perdu pour perdu, je répliquai :

- « Ma mère s'inquiète pour moi je crois.

- Et sais-tu à quel sujet ? »

J'avais l'impression d'être à un interrogatoire de police. Ses questions s'enchaînaient vraiment rapidement, elle connaissait son sujet et cela m'agaçait. Malheureusement je n'avais visiblement pas le choix alors je me résignai. Je relevai la tête pour lui parler les yeux dans les yeux :

- « Ces derniers temps je me suis mis à boire... beaucoup. Les journées je dors et je ne sors plus de la maison. Ma mère ne sait plus quoi faire et dit que ce n'est pas normal pour un adolescent de dix-sept ans.

- Et toi tu en penses quoi ? Tu partages son opinion ? »

Elle écrivait en même temps qu'elle me parlait et m'écoutait. Elle levait la tête uniquement lorsqu'elle attendait une réponse. Je n'étais pas à l'aise. Je n'arrivais pas à soutenir son regard en permanence alors j'alternais entre ses yeux et mes baskets. Elle espérait une réponse de ma part alors je m'exécutai :

- « Je ne sais pas. »

Contrairement à un interrogatoire dans un commissariat, ici je pouvais omettre la vérité sans conséquence. Je savais la réponse à sa question mais je n'étais pas obligé de la lui dire. Elle ne répondit pas. Elle s'affala dans son fauteuil et glissa ses mains dans les poches de son pantalon. Après avoir froncé les sourcils car je ne saisisais pas son geste, je compris qu'elle s'installait comme moi. A la seule différence que mes mains étaient dans ma veste et pas mon pantalon. Elle attendait que je m'ouvre. Je me redressai, gêné par son imitation grossière. Alors, elle saisit cette mince opportunité de mouvement pour me questionner de nouveau :

- « Qu'est-ce que ça te fait quand tu bois ? »

Curieusement j'eus envie de répondre à cette question mais je ne savais pas comment. Progressivement, mon esprit me montrait des images qu'il stockait de mes soirées enivrées. Des lumières colorées qui dansaient autour de moi, mon cœur qui battait si fort qu'il n'y avait que lui qui résonnait dans mes oreilles et puis des souvenirs qui refaisaient surface, comme par exemple la jolie fille qui dessinait un cœur rouge sur ma basket.

- « Je suppose que ça me fait oublier la douleur. Un peu comme une anesthésie. »

Ma psychologue dissimula le petit sourire que ses lèvres produisaient. Elle détenait enfin de quoi écrire dans son petit carnet rouge. Puis elle ne me laissa pas de répit puisqu'elle enchaina :

- « Quelle est ta notion du bonheur Arthur ? »

Cette question fut difficile. Pouvais-je dire que sombrer était ma notion du bonheur ? Si boire retirait ma tristesse, pouvais-je dire que cela me rendait heureux ? Je ne pouvais que répondre honnêtement :

- « Je ne sais pas. »

Je pensais avoir bloqué son élan après avoir rétorqué si platement, pourtant elle avait déjà prévu sa question suivante :

- « Qu'est-ce qui te rendait heureux auparavant ? »

Je n'étais formellement pas préparé à cette question. Auparavant ? Quand j'étais petit ? Probablement les dinosaures ou les astronautes. Mais la question concernait une époque plus proche, la réponse la plus évidente était plutôt ce qui me rendait incontestablement heureux avant de couler ; c'est à dire jusqu'à ce début d'été :

- « Marry. »

L'auteur du petit dessin qui s'effaçait. J'avais baissé la tête en la citant. Je ne voyais plus clairement. Ma vision était trouble et mes yeux me brulaient. Ma psychologue ne devait strictement rien comprendre mais cela m'était égal. Elle stoppa son questionnement et le silence s'installa dans la boîte à chaussures submergée de lumière.

Marry s'introduisit doucement dans ma tête. Je la voyais courir avec les autres le long de la plage à travers l'objectif de ma caméra. Ce jour-là, nous avions tous décidé de profiter de la chaleur qui s'installait au bord des côtes.

L'air chaud envahissait mes poumons. J'étais accoté sur l'arrière de la camionnette de Tom. Nous attendions les autres pour aller nous baigner plus loin, aux pieds des falaises. Le soleil glissait doucement dans les eaux de la mer mais notre journée n'était pas encore finie. Ils arrivèrent enfin. Tout le monde parlait avec tout le monde et elle était là. Parmi tous ces visages flous, je ne discernais qu'elle, dans sa robe verte qui lui collait à la peau. Elle me regardait d'un air

complice et je sentis le rouge me monter aux joues. Après quelques minutes à la regarder, le groupe se mit en mouvement et on s'installa tous à l'arrière de la camionnette. Le paysage défilait et la mer, à quelques mètres de nous, paraissait s'enfuir. Arrivés, il faisait nuit. Nous étions tous alignés au bord de la falaise. Les étoiles montaient doucement au-dessus de nos têtes. Nous allions descendre le chemin qui menait au petit bout de sable au pied des deux parois, lorsque l'un d'entre nous proposa :

- « Et si on sautait ? »

C'était Marry. Sa proposition me faisait sourire. Pas étonnant venant d'elle. Elle était impavide, une vraie aventurière. Nous nous regardâmes tous, nous interrogeant du regard. Marry commenta :

- « Et si on mourait demain ? »

Ce fût brutal pour les esprits de certains mais elle ne leur laissa pas le choix de réfléchir et encore moins de répliquer. Elle continua :

- « C'est ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue. »

Marry utilisait souvent cette phrase, tout droit sorti d'un livre, parce qu'elle avait compris comment vivre pleinement sa vie. C'est alors qu'on la rejoignit tous un par un. Fière de nous avoir convaincus, elle arborait un sourire satisfait. On recula pour prendre de l'élan. Elle était à côté de moi et elle me tenait la main. Ce contact me faisait un tel effet qu'il pouvait à lui seul être ma notion du bonheur. On se mit tous les deux à courir. Arrivés au bout de la falaise, j'aurais pu renoncer comme certains du groupe, mais avec elle je me sentais invincible. On chuta et en peu de temps on percuta l'eau sombre. Je sortis la tête de l'eau et vis le reste de mes amis sauter du haut de la falaise. Je regardai ensuite Marry, elle souriait de plus belle. Par la suite on se laissa tous flotter sur le dos pour regarder le ciel étoilé. On était heureux. Après plusieurs heures, tout le monde opta pour remonter et retourner chez nous. Sur le chemin, Marry ne souriait plus. Au départ, je pensais que c'était parce qu'elle ne voulait pas partir. Mais en la voyant essoufflée je

compris qu'elle n'était pas fatiguée mais qu'elle avait mal quelque part. Je l'attendis et je lui pris la main, mais arrivés en haut de la falaise, elle s'écroula. Paniqués, nos amis essayèrent d'appeler les secours. Aucun signal. Ils décidèrent de prendre la camionnette et de retourner au village plus bas, pour aller chercher de l'aide. Je me glissai à ses coté pour lui tenir chaud car elle tremblait. Elle respirait bruyamment, ce qui m'inquiétait. Il ne restait plus que nous deux, allongés dans l'herbe humide, face à face. Nos lèvres se touchaient presque. Comme des aimants, elles s'attiraient. Il devenait difficile de ne pas céder à leur caprice de se réunir. Pourtant il fallait résister car sinon, elles cesseraient d'être deux. Je pouvais sentir son souffle chaud caresser les miennes. Il était pareil à une brise d'été. Ses yeux étaient clos et refusaient de me laisser voir leur bleu semblable à celui de l'eau froide en dessous de nos corps étendus. La rosée se formait sur ses cils noirs ainsi que sur sa robe verte froissée dont le tissu ne descendait plus sur sa cuisse mais sur la peau de mon bras. Sa main gelée était posée sur ma poitrine. Ce contact me faisait frissonner plus que le froid. Ses doigts pouvaient ressentir chaque battement qui résonnait à l'intérieur et qui lui était destiné. Elle le possédait. Le soleil daignait enfin se découvrir pour faire disparaître les étoiles qui paraient cette nuit glacée à l'aide des rayons chauds brillant sur l'eau. Ils n'avaient pas encore dépassé l'horizon. Alors de notre sommet ils étaient invisibles. Son corps qui jusque-là était resté immobile, se rapprocha lentement du mien et stoppa toutes mes pensées. Sa respiration bruyante avait cessé ainsi que ses tremblements. Au loin j'entendais la sirène des pompiers qui longeait la côte. Mais désormais, plus rien ne pouvait l'atteindre car elle était déjà loin. Le froid l'avait endormie doucement et elle n'était plus vraiment dans mes bras. Après avoir sauté de la falaise, elle avait vécu et elle n'avait pas attendu demain pour mourir.